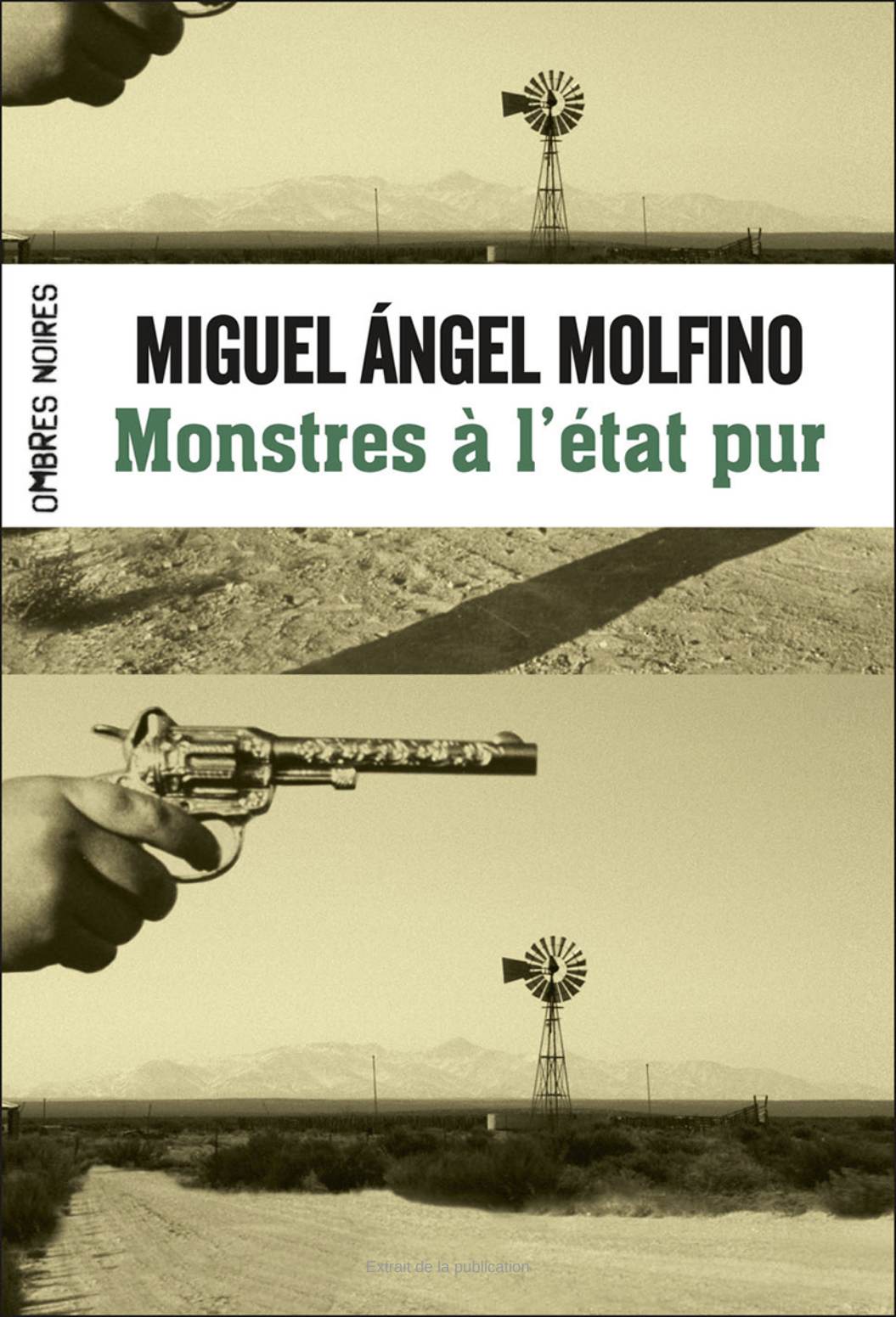

OMBRES NOIRES

MIGUEL ÁNGEL MOLFINO

Monstres à l'état pur

Extrait de la publication

OMBRES NOIRES

Miguel Ángel Molfino (né en 1949) a été prisonnier politique du temps de la dictature des généraux (de 1976 à 1983). Il est connu dans son pays pour ses haïkus. *Monstres à l'état pur* est son premier roman. Il est considéré comme le plus américain des romanciers argentins. Un documentaire sur sa vie est en cours de réalisation.

Monstres à l'état pur

« Regarde-toi, tu n'es rien d'autre qu'une pierre décharnée, perdue dans le troupeau des hommes bons. » Western argentin, road story initiatique, *Monstres à l'état pur* ne fait pas de cadeaux aux laissés-pour-compte.

Estero del Muerto, province du Chaco, un village délaissé des dieux, ignoré des hommes. Jusqu'au jour où trois coups de feu claquent à la ferme de la famille Hordt. Miro, adolescent fragile, vient d'assister à l'assassinat de ses parents. Paniqué, il s'enfuit puis est pris en stop par Hansen, un trafiquant d'armes, qui va l'utiliser pour sa prochaine livraison et entreprendre son éducation criminelle, tandis que Lucrecia l'initiera au sexe. Le jeune homme, en proie à des crises de dédoublement, s'accuse du meurtre de ses parents et devra faire un choix : rester un fermier pauvre toute sa vie ou devenir un hors-la-loi. Pendant ce temps l'ignoble inspecteur Évaristo Velarde enquête et se rapproche…

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Christilla Vasserot

En partenariat avec Courrier international

Flashez ce code
et découvrez
toutes les actualités
liées à l'Argentine

13-IIX Couverture : Photomontage d'après des photos © Howard Sochurek / Time Life / Getty Images ; © Ocean / Corbis

Monstres à l'état pur

Extrait de la publication

Miguel Ángel Molfino

Monstres à l'état pur

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Christilla Vasserot

OMBRES NOIRES

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard
avec la collaboration de Sébastien Rutès

© De la première édition en langue espagnole,
Ediciones Recovecos, 2010.
© Miguel Ángel Molfino, 2010.
© Pour la traduction française, Ombres noires, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2364-3

Extrait de la publication

J'ai cherché de l'uranium, des rubis, de l'or. Et en chemin j'en ai observé d'autres, en quête eux aussi. Écoute, Florie, j'en ai rencontré, des monstres à l'état pur !

Truman Capote, *Prières exaucées* [1]

1. Traduit de l'anglais (américain) par Marie-Odile Fortier-Masek, Paris, Grasset, 2006.

Les épisodes relatés dans ce livre se sont déroulés durant l'année 1968 dans la province du Chaco, en Argentine.

Afin d'établir un lien entre les faits et les protagonistes, j'ai dû avoir recours à la fiction. Certains personnages sont nés de ce besoin, d'autres furent des acteurs de la réalité et leurs noms ont simplement été changés.

L'auteur

1

Qui a voyagé un jour de Puerto Barranqueras à Noguera est forcément passé par Estero del Muerto, un lieu solitaire entouré de chaudes plaines cotonnières. Bordé d'arbres aux branches spectaculaires, de palmiers couleur cuivre et d'arbustes, Estero del Muerto, vu de la route goudronnée, offre l'image d'une étrange et paisible beauté. Il y règne une atmosphère de simplicité, l'air est à peine traversé par des hommes et des femmes suivis d'ombres aux contours nets et durs. Le regard porte au loin, très loin, donnant la sensation d'un irréparable infini. Tout semble dormir sous le soleil : village, champs, animaux, rictus desséché des arbustes, brise léthargique en suspension. Quand vient le temps des récoltes, les champs de couleur blanche sont assaillis par des échines éparses, courbées, qui, telles les carapaces d'énormes insectes, fendent les vagues du coton dévoré par cet infatigable fléau. Au mois de mars, quand la terre et les tiges ont été retournées jusqu'à ressembler à de vieilles blessures de chair sombre et mortifiée, le ciel change, il se tend et accueille les premiers nuages irascibles de l'automne. Le soleil de jour en jour s'affaiblit et la lumière retombe en jets d'acier fondu. Ainsi commence la première gelée de l'année. La plupart des

Extrait de la publication

habitants viennent d'ailleurs, d'Europe, ils se sont installés à Estero del Muerto pour tenter de rendre plus amène leur chemin d'infortune. Hautains, secs, la bouche infectée de silence, ils ont bâti le village et les fermes.

Le village se dresse à un kilomètre de la route et la seule rue, qu'on appelle l'avenue, n'a pas de nom. Quarante pâtés de maisons en vieilles briques parsemés d'arbres et de chiens.

Tout au bout, la rue est traversée par les voies des chemins de fer dits de l'Or Blanc. De l'autre côté de la rue et des voies, on tombe sur la pauvre rive du marécage qui donne son nom à cet endroit : Estero del Muerto, le Marécage du Mort. C'est une étendue qui ne doit guère mesurer plus de quatre-vingts mètres de diamètre, elle est couverte d'eau sale, de boue et de roseaux brisés.

Les chemins de fer obéissent à une routine étroitement liée au cycle du coton. En pleine récolte, trois fois par semaine, la vieille locomotive émerge en crachant des étincelles, de la fumée et la fatigue de sa ferraille et de ses engrenages, traînant derrière elle dix ou douze wagons de marchandises. Estero del Muerto est le dernier arrêt sur son long parcours à travers les villes et les domaines produisant le coton qu'elle part décharger sur les machines à égrener de Puerto Barranqueras. Tandis que les sacs volumineux sont hissés à bord, une bonne partie du village assiste, fascinée, à l'unique spectacle qui, du fin fond de l'horizon, parvient jusqu'à Estero del Muerto. Une fois la récolte passée, les voies

Extrait de la publication

retournent au silence et se laissent engourdir par le chuintement des prés, en attendant l'année prochaine.

À l'autre bout de la rue, le seul commerce de détail, La Agrícola, arbore une pancarte naguère dorée, partiellement effacée, annonçant vaguement un « hôtel », mais il y a bien des années que personne ne loge à cette adresse, qui abrite désormais une sorte de bazar rural, fleurant la toile de jute, les graines, la viande et le renfermé. On y sert à manger, mais aucun villageois ne s'est jamais assis à une de ses deux tables. Seuls les voyageurs égarés s'intéressent à l'unique plat du jour servi par Tano Giardinetti : salade de haricots et vermicelles à la sauce tomate.

Tano Giardinetti est un individu fort sympathique. Il a les cheveux couleur tabac, bouclés, avec une tonsure nette sur le dessus, ce qui lui donne encore plus l'air d'un curé. À 40 ans, il est un célibataire endurci et, de temps à autre, il devient un lecteur enthousiaste de romans d'aventures.

La gare est un amas de planches de bois et de plaques métalliques d'un vert délavé. C'est aussi là qu'habite le chef de gare, un homme aux cheveux roux, gros, atteint d'emphysème, dit l'Ours, un buveur de gin insatiable et le meilleur ami de Giardinetti. Invariablement vêtu d'une veste en simili cuir tout effilochée et d'un pantalon en grosse toile couleur sable, il est le seul à pouvoir héberger du monde au village, car il a construit une bicoque qu'il met à la disposition de ceux qui doivent passer la nuit à Estero del Muerto. Un peu plus haut, après la gare, se trouve la pompe à essence de la famille Stepanoff, une vieille chose bizarre qui, de loin, a plutôt

Extrait de la publication

l'air d'un Martien. De forme triangulaire, surmontée d'une boule blanche où l'on peut lire le sigle YPF, elle vomit de l'essence par un tuyau à bec de bronze, au rythme de la manivelle sur laquelle s'escrime Isaías, le fils aîné de Don Gregori Stepanoff, le fondateur de la famille et de cette modique station service.

Et puis c'est tout. À moins que l'on ne veuille aussi tenir compte des ruines de feu la coopérative Estero del Progreso et de l'école, une bâtisse située non loin du domaine des Uría.

Aucun vol n'avait été commis depuis des lustres et, jusqu'à il y a récemment, personne n'avait souvenir d'un meurtre perpétré au long des quatre-vingts années d'existence du village. Le dernier délit remontait à 1946, quand onze vaches avaient été volées dans la ferme de Nasif Abounrad, un Syro-Libanais aux gestes ampoulés que les crises successives avaient amputé d'une bonne partie de son patrimoine. Une fois les voleurs de bétail attrapés, Estero del Muerto s'était remis à respirer. Aucun de ses habitants ne figurait au rang des trois malfaiteurs, tous originaires de la province de Corrientes, *de pauvres bougres même pas fichus de voler*, comme le désormais vieux Don Nasif se plaît aujourd'hui encore à le marmonner.

Il y a bien eu un homme qui n'est mort ni de vieillesse ni de maladie. Il faut pour cela remonter quatorze ou quinze ans en arrière, à l'époque de la Grande Sécheresse : désespéré par les ravages que sa famille avait eu à subir, Ferenc Huptman s'était ôté la vie en aspirant un pesticide phosphoré.

Quand la récolte est bonne, on peut voir des éclairs métalliques sillonner le village, les fermes ou la route : ce sont des pick-up nerveux flambant neufs, achetés par les propriétaires des champs les plus vastes, qui sortent fêter en grande pompe la prospérité momentanément retrouvée. On enchaîne les fêtes et les célébrations. Sur les terrains bordant la voie de chemin de fer, l'Ours autorise les femmes et les enfants à décorer les arbres et les câbles du télégraphe avec des ampoules de couleur, pendant que les hommes toréent des vaches et des cochons. Ils sont aussi chargés d'apporter de la liqueur et d'engager un groupe de chamamé capable d'interpréter, outre la musique du littoral, quelques airs de la lointaine Europe. Les voisins les plus prospères s'occupent des feux d'artifice et ils ont même pris l'habitude de faire venir, pour cent pesos, le curé de Noguera, afin qu'il bénisse les fêtes et les terres.

La dernière célébration marqua le début de la disgrâce. La récolte avait été exceptionnelle, ce qui n'était pas arrivé depuis des années. On fêta l'événement comme il se doit, les camionnettes bicolores – comme les aiment les Américains – refirent leur apparition ; trois nouveaux tracteurs John Deere de six tonnes, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, se remirent à rugir dans la région. Rien ne pouvait laisser supposer ce qui allait arriver. Les gens se sentaient satisfaits, contents d'exister, tout simplement.

Après, bien après, une fois l'horreur dissipée parmi les petits tourbillons de terre que le vent soulevait sur les chemins et dans les champs, nombreux furent ceux qui pensèrent avoir identifié des signes annonciateurs de

la catastrophe : la fusée qui avait brûlé la main du petit-fils de Verchuk pendant la fête, l'odeur bizarre en provenance du cimetière, qui durant des jours et des jours avait imprégné la région, la paralysie faciale dont l'une des vieilles sœurs Bancroft avait soudain souffert, et un nombre infini de menus événements impossibles à vérifier.

Le fait est que personne, dans toute la région, n'avait entendu les trois coups de feu qui avaient mis fin à deux vies humaines.

Jusqu'à ce fatidique mois de mars, Estero del Muerto n'était, aux yeux des automobilistes ou des chauffeurs de camion, rien d'autre qu'un panneau bosselé au bord de la route. C'était un lieu de passage, vide d'une quelconque histoire. Quelques heures encore, et il n'en serait plus jamais ainsi.

Extrait de la publication

2

Quand il vit la voiture avancer vers la ferme dans un nuage de poussière, Miroslavo se souvint d'un rêve qu'il avait fait deux jours plus tôt. Il était assis sur le toit en bois du hangar situé à soixante mètres de sa maison. Pour être exact, il ressentit une réminiscence du rêve dans son cœur, et cette sensation devenait de plus en plus forte en cette fin d'après-midi, alors il se dit qu'il se tramait quelque chose de terrible.

La voiture était noire, brillante sous le soleil de 18 heures, légèrement grise car le talc de la terre sèche et friable en ternissait la couleur.

Miroslavo avait peur des rêves. Non pas parce qu'ils annonçaient les jours et les événements à venir, mais parce que – il l'avait toujours su ou soupçonné – un jour, il allait tomber sur l'un d'entre eux, et il ne ferait pas nuit, et il ne saurait pas comment se réveiller.

Il était terrorisé par les rêves, tout comme il était terrorisé par les orages électriques et les animaux de couleur noire, parce que – du moins c'était ce qu'il supposait – ils incarnaient le diable.

« Dieu n'a pas de place pour moi au ciel », pensait-il.

C'est ce que lui avait dit son père, Karel Hordt, quand il l'avait trouvé près de la porcherie, à côté du

corps mort de Boris, un chien aux grondements enflammés, qu'il haïssait et qui avait débarqué un jour à la ferme en trottinant pour s'installer tout près de l'enclos des cochons. Son père lui avait voué une tendresse aussi immédiate qu'inexplicable. Il n'avait jamais compris. Il se disait que ce devait être parce que père et chien se ressemblaient.

Miroslavo tenait encore entre ses mains la pelle ensanglantée. De deux coups, il lui avait écrasé le crâne.

Son père lui avait lancé un regard furieux. Cet instant lui avait semblé durer des mois, le silence émis par ces yeux le consumait petit à petit et Miroslavo en tremblait. Il pouvait sentir la brise refroidir sur son visage. Puis la voix rugueuse de Hordt avait lancé : « À partir d'aujourd'hui… – et il avait craché – à partir d'aujourd'hui, ce chien t'attend aux portes de l'enfer. » Alors la main de son père avait claqué contre sa joue et il avait senti le goût métallique du sang lui remplir la bouche. Miroslavo, que tout le monde appelait Miro, avait 13 ans à l'époque.

Miro avait été couvé durant son enfance, contre la volonté de Karel Hordt. Ce paysan irritable et dur aurait voulu faire de son fils un homme d'une trempe encore plus forte que la sienne. Il aurait voulu l'endurcir, le rendre insensible aux calamités et, par-dessus tout, l'initier aux rudes travaux des champs, lui faire comprendre qu'il n'est qu'une voie possible pour les gens comme eux : le sacrifice. « Dieu nous a placés dans la partie de son cœur qui lui sert à haïr – lui avait-il dit un jour –, c'est pas que ce soit bien ou mal, c'est comme ça, un point c'est tout. » Ils étaient alors en train de

Extrait de la publication

débroussailler le terrain près des barbelés, Miro avait 6 ans et le jour était en train de se lever. Il avait vu son père braquer sa machette sur les mauvaises herbes. Il avait les pieds humides à cause de la rosée. Il avait regardé vers le ciel et avait cru voir l'œil redoutable de Dieu dans la lumière qui se frayait un chemin entre les nuages noirs. Il s'était retourné vers son père et avait demandé : « C'est toujours comme ça, la vie ? »

Tout en s'acharnant inlassablement sur les broussailles à coups de machette, Hordt lui avait répondu : « C'est toujours comme ça, la vie. »

Peu de temps après ce jour-là, Miro avait eu un étrange vertige. Il s'était installé sur le toit du hangar, au beau milieu de la matinée, pour voir la lumière changer sur la plaine au fur et à mesure que les heures passaient.

Il avait d'abord ressenti d'intenses picotements dans la tête, tandis que son corps était agité de brefs tremblements. Le monde avait commencé à tournoyer, les arbres devenaient violets, plats, légèrement diffus sur les bords et le sol s'était mis à fondre telle une immense pièce d'argent. Ça sentait la cendre. Et lui, il avait plongé tête la première.

La voix de sa mère lui avait fait reprendre ses esprits.

— Miro ! mon fils, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qui t'arrive ? Miro !

Redevenu parfaitement lucide, Miro avait constaté qu'il était allongé dans l'arrière-cour de sa maison. Il n'avait jamais réussi à comprendre ce qui s'était passé entre son vertige en haut du toit et son réveil en bas. Karel était rentré pour le déjeuner – il avait passé la

matinée aux semailles – et, mis au courant de l'épisode, il avait décidé de priver son fils de repas et l'avait envoyé rejoindre les ouvriers aux champs.

Hordt avait fini par abandonner l'idée de voir son fils grandir comme il l'avait imaginé. Et il avait retourné toute sa rage contre son épouse. Cette dernière, après une violente dispute qui avait tourné au viol, s'était retrouvée enceinte pour la deuxième fois.

Malgré tout, quand il passait en revue les premières années de sa vie, Miro sentait que des émotions diffuses, parfois légèrement contradictoires, se mêlaient dans sa poitrine : auto-compassion, amour, haine, et toute une mélasse poisseuse de sentiments difficiles à distinguer les uns des autres et dont il ne comprenait pas le sens. Il voyait bien, aussi, que plus il se rapprochait du centre de sa famille, plus il ressentait un vide amer. La plupart des souvenirs qui remontaient à la surface le faisaient bien malgré lui, à quelques exceptions près, car Miro pouvait se remémorer – quand le besoin s'en faisait sentir – des instants fulgurants comme des diamants de bonheur et d'autres, les meilleurs peut-être, faux et extraordinairement lumineux, nés de ses séjours solitaires sur le toit du hangar.

S'il pensait à sa mère, un sentiment de culpabilité lui serrait la poitrine. Il l'aimait et il ignorait les mots pour exprimer cette adoration. Si, un jour, quelqu'un lui avait demandé s'il aimait son père, qu'aurait-il répondu ? Cette question avait le don de le mortifier et il lui semblait entendre l'affection qu'il ressentait à l'égard de son père suinter à l'intérieur de son cœur comme un filet d'eau sale.

Bien des fois il s'était demandé comment fuir loin, très loin de tout ça. Il se consolait en se persuadant que, quelque part dans l'avenir, ce moment devait déjà exister.

Il avait 18 ans depuis quatre mois et, en cette fin de journée, tout en ressassant son mauvais rêve, il se souvint des canines couvertes d'écume et du grognement de Boris, le chien, en train de l'attendre.

Une fois la barrière d'entrée franchie, la voiture se dirigea tout droit vers la maison. Miro se leva, il laissa ses yeux vaguer parmi les troupeaux de nuages gris qui avançaient depuis le sud. « Il pleuvra peut-être cette nuit », se dit-il. Quelques oiseaux planaient, rigides, en cercles, et, plus loin, tout au bout du domaine des Vera, on voyait s'élever une colonne de fumée que le vent pulvérisait. Il renifla l'odeur noire des troncs et des mauvaises herbes en train de brûler.

La voiture stoppa devant la maison. Deux gars en descendirent. La distance et la poussière l'empêchèrent de les distinguer nettement. Il y en avait un plus grand que l'autre. Le plus petit portait un chapeau de paille, apparemment cerclé d'un ruban rouge. Le plus grand tenait dans une main un mouchoir blanc comme la neige ; de temps en temps, il se le passait sur le front pour essuyer la sueur. Il y eut un bref conciliabule puis ils frappèrent dans leurs mains pour appeler. Le plus grand des deux semblait ne pas être d'accord avec le petit.

Pour Miro, la scène se déroulait dans un silence assourdissant, comme si tous les bruits de la planète

avaient fui Estero del Muerto. *Comme dans mon rêve*, pensa-t-il.

La porte de sa maison s'ouvrit et il aperçut la silhouette de son père. Ce dernier échangea quelques mots avec les nouveaux venus, puis tout le monde entra. La porte se referma.

Miro eut un haut-le-cœur qui le plia en deux, puis il vomit sur le toit. Il lui arrivait quelque chose d'étrange : il avait la sensation d'être là-bas en bas, à l'intérieur de sa maison, et que quelqu'un, qui était lui et en même temps pas lui, était témoin des événements.

Effrayé, confus et chancelant, il descendit lentement l'escalier en bois et alla se réfugier dans la pénombre du hangar. Son cœur semblait avoir cessé de battre quand il s'écroula à côté du Herling, un tracteur éreinté de quatre tonnes, affalé dans l'herbe qui avait déjà englouti ses roues dégonflées.

C'est alors qu'il entendit les trois détonations. Deux à la suite, puis la dernière, quelques secondes plus tard.

Avant de tomber dans les pommes, il eut l'impression de voir ses parents morts.

Les premiers coups de tonnerre retentirent, l'air se remplit d'une tendre odeur de terre humide et il se mit à pleuvoir d'épais rideaux d'eau fraîche.

Extrait de la publication

3

De toutes les fermes, celle de Karel Hordt était l'une des plus petites : moins de neuf cent soixante-dix hectares dédiés à la culture du coton, même si tous les deux ou trois ans il y semait aussi du sorgho. Voisin de la ferme des Vera et de l'énorme domaine des Uría, Hordt avait vu l'étendue de ses terres rétrécir sous les coups des dettes contractées après la Grande Sécheresse.

Sa propriété formait un large rectangle et, sur le côté sud, on pouvait apprécier l'architecture modeste de la maison : murs en briques blanchis à la chaux et toiture à double pente en tuiles et tôle ondulée. L'entrée de la ferme, faite de terre et de briques concassées, se trouvait à cent cinquante mètres environ du bâtiment. Depuis la route, on pouvait parfaitement voir le hangar construit à mi-chemin et le moulin à vent. Le village se trouvait à vingt minutes à cheval et à quarante, quarante-cinq minutes en marchant d'un bon pas.

La maison était festonnée de plusieurs jacarandas, de deux chorisias et d'un guayacán dont l'écorce avait l'air d'un morceau de peau meurtrie par un fouet.

Hordt l'avait construite à l'emplacement de celle bâtie par Josef, son père. Il y avait deux chambres peintes en mauve et des petites fenêtres avec des rideaux

Extrait de la publication

fleuris. Les chambres étaient séparées par un couloir étroit et, tout au fond, on pouvait apercevoir la porte en métal et en verre dépoli de la salle de bains. Ce même couloir menait au salon faisant également office de salle à manger, qui communiquait avec la cuisine par une ouverture sans porte. Les murs de la salle à manger étaient peints en vert pâle. Il régnait un ordre à la fois propre et silencieux qui laissait deviner une présence féminine : le dossier et les accoudoirs du vieux fauteuil placé face au téléviseur en noir et blanc étaient ornés de petits napperons au crochet. Deux portraits placés dans des cadres ovales en bois étaient suspendus au mur. L'un était une photo prise en studio, représentant Hordt et sa femme le jour de leur mariage ; sur l'autre, on pouvait voir les enfants du couple : Miroslavo et Rebeca.

Cet ordre à la fois lisse et presque secret avait quelque chose de fragile, d'instable. C'était étrange, s'agissant d'une maison dans laquelle les mots étaient rares et les pas furtifs ; on pouvait entendre le craquement du bois des meubles même quand tous les membres de la famille étaient là. Seuls les éclats de rage sporadiques de Hordt venaient fissurer l'atmosphère. Mais on n'y pouvait rien.

La vie de Karel Hordt n'avait guère été facile. Il était de caractère farouche, certes, mais ses voisins le considéraient comme un homme honnête, docile et craignant Dieu ; ils tenaient son air bourru pour un signe de résignation, voire de gratitude, eu égard au paradis sacrificiel qui chaque jour et chaque nuit s'abattait sur lui.

Extrait de la publication

Il avait 52 ans et se dressait à un mètre soixante-dix au-dessus de ses pieds. Son corps était maigre et sa musculature sillonnée de veines fibreuses et bleutées. Ses cheveux conservaient une couleur vanille pâle, ce qui, de loin, lui donnait un air juvénile. Ses pommettes s'enfonçaient dans sa chair, mettant en avant son nez effilé et ses grandes narines anxieuses. C'était un homme fort, il n'était jamais tombé malade et il était capable de travailler dix-huit heures d'affilée et de n'en dormir que quatre. Ceux qui l'avaient connu adolescent affirmaient qu'il n'avait pas changé physiquement, mis à part un delta de rides autour de ses yeux.

À l'origine, la ferme avait été achetée dans les années 1930 par son père, Josef Hordt, qui travaillait dans la marine marchande ; il était né dans la région des Sudètes, avait déserté son navire dans le port de Buenos Aires et avait fini par poser sa carcasse à Estero del Muerto. Quand Josef mourut, Karel sembla l'enterrer tout au fond de son crâne, car il ne mentionna plus jamais son nom.

Karel avait repris la ferme et il avait fondé sa propre famille avec Marcelina Oviedo, une femme originaire de la province de Misiones, toute menue, très travailleuse, qu'il avait connue au Stella Maris, à Barranqueras, au cours d'un lointain carnaval. Il avait douze ans de plus qu'elle et de leur union étaient nés Miroslavo et Rebeca.

Les gens se souvenaient de Marcelina comme d'une femme de caractère, mais à présent, à 40 ans, elle s'était éteinte comme un vieux volcan fatigué. La mort de Rebeca, alors âgée de 12 ans, lui avait, il est vrai, brisé

le cœur, comme si une main implacable s'était refermée sur elle. Depuis, ce poing était tout ce qui pesait sur sa poitrine. Hordt, il est vrai, s'était peu à peu éloigné d'elle, alors elle s'était retrouvée à la merci de longues journées vides. On pouvait la voir jeter du maïs aux poules, cueillir des tomates ou des salades dans le potager, étendre le linge propre ou regarder le ciel pur de l'été, d'un air distrait.

Au début de leur mariage, Hordt se souciait toujours de sa femme. Entre le moment où il l'avait aperçue pour la première fois et le jour de la cérémonie, il s'était écoulé peu de temps, en tout cas pas assez pour bien se connaître l'un l'autre.

Les années passant, Hordt avait obtenu ce qu'il voulait : dominer son épouse, l'écraser, pour être précis. Avec la naissance de Miroslavo, le changement était devenu encore plus remarquable.

La bagarre pour l'éducation de leur fils avait penché du côté de la discipline de fer exigée par Hordt. Plus tard, quand Miro avait fini par démontrer qu'il ne serait jamais le digne héritier de son père, Marcelina avait payé cher son union avec Hordt. Ce dernier ne lui pardonnait pas de lui avoir donné un fils faible, alors il en était venu aux mains pour la faire ployer et en finir avec la femme qu'elle avait été.

Marcelina Oviedo avait commencé à boire en cachette avant la mort de Rebeca. C'était Miro qui la ravitaillait en vin. Elle ne voyait plus personne, vivait recluse chez elle et les jours qui passaient cessèrent de lui importer. Elle s'était fanée, avait perdu toute sa fraîcheur.

La mort de Rebeca avait encore éloigné Hordt de Miroslavo. Il traitait son enfant, unique à présent, avec une rigueur presque méthodiste. Hordt ne croyait pas en Dieu, mais il le craignait. Voilà ce qu'il inculquait à Miro.

Physiquement, le jeune garçon ressemblait beaucoup à son père. À 18 ans, il mesurait la même taille que lui et son corps était une reproduction pleine d'élan et de grâce de Hordt. Ses cheveux fins avaient l'air peints au miel, ce en quoi il ressemblait à sa mère. Il détestait les travaux des champs et, s'il s'y soumettait, c'était pour éviter d'être maudit par son père ou d'avoir à revivre l'épisode de la truie.

Trois ans plus tôt, en effet, à l'heure de la sieste, dans la chaleur du mois de janvier, Hordt avait traîné son fils jusqu'à la porcherie.

— Viens, accompagne-moi, je veux que tu deviennes un homme une bonne fois pour toutes.

Puis il l'avait attrapé par le bras et sans ménagement l'avait forcé à avancer.

Peu de temps auparavant, son père l'avait fouetté avec des rênes, alors Miro avait pris peur. Pourtant, Hordt n'était pas comme d'habitude : il respirait comme s'il manquait d'air, il avait le visage couvert de plaques rouges et donnait l'impression de ne pas pouvoir contrôler ses bras pendant qu'il marchait.

Hordt avait ouvert la grille de la porcherie et il avait à nouveau poussé son fils pour qu'il entre. Miro avait marché sur la terre spongieuse et puante, puis il s'était arrêté sans trop savoir quoi faire, pendant que son père s'approchait, en soufflant bruyamment, de la seule truie

qu'ils possédaient. La truie et les deux autres cochons étaient occupés à dévorer des rafles de maïs et des restes de nourriture.

Hordt s'était installé derrière la croupe de la truie et, d'un mouvement rapide, il avait ouvert sa braguette et sorti son sexe gonflé. Miro avait fait un pas en arrière, sous le coup d'une violente nausée : il n'avait jamais vu son père nu. Hordt s'était jeté sur la truie et l'avait pénétrée. Il s'était retourné vers son fils et, haletant, il lui avait répété : « On fait comme ça, comme ça, comme ça, comme ça, comme ça, tu vois ? Comme ça. »

Puis il était retourné à son extase. Miro avait tenté de regagner le portillon à reculons pour s'enfuir quand, soudain, avait retenti le hurlement de son père. Il l'avait vu reprendre son calme, les yeux fermés, le visage tourné vers le ciel, en sueur, toujours à l'intérieur de la truie.

C'était la première fois que Miro se sentait entièrement sale.

Au début de l'enquête, la police de Noguera – qui avait pris l'affaire en main en l'absence d'autorités compétentes à Estero del Muerto – découvrit que la ferme des Hordt comptait un habitant supplémentaire : le seul employé à vivre à temps plein dans la propriété. C'était un Indien toba, de taille moyenne, fort, large comme une barrique d'huile ; il avait l'air taillé dans du bois.

Son vrai nom était Casimiro Durán, mais à Estero del Muerto tout le monde l'appelait Vingt Pesos. Impossible de deviner son âge. Sous le soleil, sa peau brillait comme le cuivre et son visage ne laissait transparaître aucune expression. On aurait dit qu'il était mort

Extrait de la publication

debout, et il pouvait aussi passer pour le totem de la ferme. Toutefois, l'aspect le plus singulier de son physique résidait dans ses cheveux et son regard. Sa chevelure raide, terminée par un faisceau de pointes, laissait entrevoir, sur la tempe droite, une mèche gris bleuté. Ses yeux lui donnaient aussi un air étrange : l'un était d'une couleur sèchement noire, tandis que l'autre semblait incrusté comme un étrange morceau d'émeraude, comme une greffe humide et verdâtre, détail qui conférait à son visage une soudaine vivacité. En fait, c'était bien le seul indice révélant que le totem était vivant.

Pour Casimiro Durán, être riche revenait à posséder vingt pesos. « La famille Uría doit avoir plus de vingt pesos – pensait-il ou disait-il. Le jour où j'aurai vingt pesos de côté, j'aurai ma propre ferme », pensait-il ou disait-il. D'où son surnom, devenu finalement son seul nom.

Vingt Pesos s'occupait des tâches ordinaires : bêcher, entretenir le potager, donner à manger aux chevaux et aux cochons, balayer autour de la maison avec une branche de *paraíso* et aller au village quand les patrons lui en donnaient l'ordre.

Il était né à moitié sourd, ce qui l'avait empêché d'entendre les trois détonations le jour des crimes.

Il habitait dans une masure en pisé de l'autre côté des plantations et il se nourrissait des légumes du potager. Il ne mangeait pas de viande car il pensait que les animaux, à force de mourir et de se faire manger, finiraient par disparaître, comme ses ancêtres.

Il considérait également que les moustiques étaient des manifestations des esprits de ses aïeux, alors il se

Extrait de la publication

laissait piquer pour accueillir ceux qui venaient lui rendre visite. Les branches des arbres étaient très importantes dans sa cosmogonie intime. Les branches, disait-il, exprimaient la souffrance de la terre.

« La terre ne s'attendait pas à être piétinée par les hommes – expliquait-il – car la terre est pure, elle est née pure, et si au commencement elle était belle, c'est parce qu'elle s'est laissé grandir seule, concentrée sur sa propre beauté. »

Il appréciait tout particulièrement le jeune Miro. Il l'avait vu grandir et l'avait initié aux contemplations sereines au cours desquelles il assistait, des heures durant, aux changements de ciel et de lumière au-dessus des champs.

Le monde magique de Vingt Pesos avait fait irruption comme un feu de Bengale dans l'esprit de Miro, déjà pas mal sensible et kaléidoscopique.

L'air quelque peu loufoque de Vingt Pesos, sa mèche bleutée, son œil verdâtre, tout cela concordait avec les idées qu'il avait fait germer chez Miro en lui racontant ses histoires. À l'occasion d'une sieste – le petit Hordt devait avoir 7 ans – Vingt Pesos lui avait parlé de ses origines. Ils étaient assis, tous les deux, sur des paillasses dans le hangar, Vingt Pesos en train de siroter parcimonieusement une infusion.

> À l'époque, nous étions tous des Tobas Komlek, tous des frères Guaycurú, et notre pays était la forêt sur laquelle régnait Kiyok, le jaguar. Nous étions heureux, protégés par Avia Lek, le seigneur des forêts.
>
> Il y a eu un temps de silence et de mort quand les Blancs sont arrivés. Et mon grand-père, après l'assassinat

Extrait de la publication

Nº d'édition : L.01ELON000109.N001
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication